

LE BROCHET DE NOËL

Noël approchait. Chaque village du pays avait dressé son sapin et allumé ses guirlandes. Du Port des Roches au bourg, de la Thuillière à Passay, dans chaque maison, on préparait la fête. Il y avait des couronnes de gui aux portes des pêcheurs, des étoiles de papier collées aux vitres des pavillons de Trejet à la Bûchetière et des rêves de cadeaux au fond des yeux des enfants. Seule la maison de La Poisse restait noire et triste dans le village de Passay. Au matin du vingt-quatre décembre, les femmes de tous les villages du pays commencèrent à s'activer pour préparer le réveillon, les paquets et le repas de Noël. Les feux ronflaient, les fours chauffaient pendant que les hommes dans les caves cherchaient le meilleur fut, la meilleure bouteille. Il y aurait du cochon et du poisson, du boudin et de l'anguille, des volailles et des chapons, des rires et des chansons, comme c'est l'usage dans tous les pays la nuit de Noël, que l'on soit paysan ou pêcheur, agriculteur ou ouvrier, que l'on travaille dehors ou dedans, à Nantes ou à Rezé.

Dans la maison de la Poisse, sur un feu de mauvais bois, dans une marmite au cul plus noir que l'enfer, la mère tournait en soupirant un triste brouet de macres, des châtaignes d'eau qu'on ramasse à profusion en automne sur le lac de Grand-Lieu. Depuis dix ans qu'il était pêcheur, son homme n'avait jamais rien rapporté d'autre. Pas un gardon, pas même un poisson-chat, encore moins un sandre, un brochet ou une

anguille, rien ! Rien que des macres dans leur bogue à quatre piquants qui blessait les doigts et donnaient, une fois bouillies, une sorte de farine douceâtre que ni le sel ni le poivre ne parvenaient à relever. Ça calait l'estomac à défaut de nourrir. C'était une injure au bon sens dans ce pays classé "site du goût" où l'on venait de fort loin déguster les anguilles et les beurre-blanc crémeux. En sept années de pêche, l'homme n'avait gagné qu'un surnom, "la Poisse", qui lui collait à la peau et faisait de lui a risée de toute la communauté de communes. " Même un parisien, avec une tringle à rideau, un bout de ficelle et une épingle à nourrice tordue, au bout de sept ans, il finirait par prendre quelque chose, raillait-on dans les caves. La Poisse, avec ses louves, ses bosselles et ses filets, il ne remonte que des algues et de la vase. C'est un champion, champion de la déveine ! Quand il aura bouffé toutes les macres du lac, il lui faudra nourrir sa famille avec les glands des bois de l'Arsangle". Et Basse-Tripe, p'tit Mec, Vélo, Quenotte, Cossibus, Ziné, le grand et le petit Bandieu, Naille Bieu et les autres qui portaient leurs surnoms comme les titres de noblesse des pêcheurs du lac, se tordaient les côtes de rire. De mémoire de carpe, on n'avait jamais vu cela, un roi des bredouilles aussi bredouille que ce roi-là. On en riait au bourg, à Pont Saint-Martin et à Bouguenay, jusque dans les grands ateliers de l'aérospatiale de Nantes où étaient partis travailler les bras que la terre avait en trop dans les champs. On en plaisantait sur les planches des maraîchers, dans les poulaillers et même à Paris d'où venaient parfois les messieurs qu'on menait à la chasse aux canards sur les petites yoles. Mais quand ils avaient bien ri, réunis dans les caves, les pêcheurs emplissaient leurs verres de Chardonnay et redevenaient graves. Organisés en société coopérative depuis le jour lointain où ils avaient promené un drapeau rouge en

place de Sainte-Anne sur leurs bateaux contre les prétentions du Marquis d'alors, ils payaient collectivement le droit de pêche au propriétaire des eaux. Ils n'avaient que faire d'un la Poisse parmi eux. Le maladroit occupait une place qu'un autre aurait pu prendre et se trouvait incapable de payer sa part du bail. Le Président avait bien tenté de le convaincre de ranger son bateau et de s'en aller travailler, chez les maraîchers, dans les champs ou à la ville. Il n'y a pas de honte à se faire ouvrier, bien moins en tous cas qu'à jouer les éternels bredouilles. Il avait supplié, menacé, mais la Poisse ne voulait rien entendre. Son père avait été pêcheur, le père de son père et le père du père de son père. Personne ne pourrait jamais l'exclure de la société. Et surtout, il aimait le lac. Il l'aimait plus que quiconque, plus que personne, par tous les temps et en toutes saisons. Il l'aimait pour la solitude calme qui lui faisait comme un manteau de brume dès que la perche l'entraînait au large, pour ses colères d'orage et ses vagues courtes et nerveuses sous les rafales du vent d'Ouest, il l'aimait pour l'explosion de ses couleurs en automne et le flamboiement des feuilles sur ses rives, pour ses chaudes siestes de l'été, pour ses arbres doubles du ciel au fond des eaux, pour ses pluies de tambour et ses glaces d'un autre monde. Il adorait ses herbes sensibles à la moindre brise et l'envol matinal de ses milliers d'oiseaux. C'est peut-être parce qu'il l'aimait trop que, justement, il ne pouvait se résoudre à lui voler une anguille. Les autres pouvaient rire, sa femme soupirer et ses enfants maigrir, jamais la Poisse ne vivrait loin de Grand-Lieu.

Le soir de ce vingt-quatre décembre, quand tous rentraient chez eux, pressant le pas dans le froid vers la chaleur des fêtes, l'homme chaussa ses grandes bottes, enfila sa veste, coiffa son bonnet de laine et prit ses filets.

— Tu ne vas tout de même pas partir à la pêche à présent, lui dit la mère. Pas ce soir, à l'heure qu'il est !

— Ce soir, à l'heure qu'il est, répondit le père, le lac tout entier sera à moi. Je vais chercher un brochet. Un brochet de Noël.

La mère soupira. Depuis sept ans qu'elle soupirait, elle faisait cela très bien, avec un petit haussement d'épaules et un sifflement du nez. Les deux enfants se turent. Depuis sept ans qu'on les appelait les "petits la Poisse" dans le village et à l'école, ils avaient appris le silence. Ils aimaient leur père comme on aime à leur âge les héros. Il n'avait pas renoncé à l'espérance. S'il est une seule nuit où chacun peut croire aux miracles, c'était bien celle-là, la nuit de Noël.

La Poisse sortit seul dans le noir et descendit vers le port du pas lourd de ses cuissardes. On riait au Chalet, derrière les vitrés embuées. La musique coulait jusqu'au bord du trottoir comme une vague du lac à l'assaut tranquille des pâtures. Il y avait bien longtemps que le jeu de boules, le piano mécanique et le parquet de bal avaient disparu, mais c'était les mêmes rires que toujours, quand le soir les hommes et les femmes se retrouvent pour la fête. On chantait accoudés au comptoir de la Boule d'or. Ce n'était plus les chants du temps de Marie Cabiche, mais c'était de la joie comme toujours,

comme autrefois et comme demain. Quand il passa devant le restaurant des pêcheurs, Basse-Tripe était sorti soulager sa vessie contre un mur.

— Alors la Poisse, on va à la pêche aux macres ?

— Je vais chercher un brochet, répondit l'homme sans s'arrêter. Un brochet de Noël.

Il n'avait pas fait dix pas qu'un grand éclat de rire explosa dans son dos. Basse-Tripe venait de rentrer raconter la dernière à ses amis : "La Poisse partait avec ses lignes et ses filets capturer un brochet pour son réveillon !"

Le port était désert et les prairies déjà blanchies par le givre. La Poisse chargea son matériel et tira son bateau dans un clapotis de chaînes. La plate fila en silence sous l'effet d'une bonne poussée sur la perche, noire de goudron sur l'onde noire aux reflets de lune. La nuit était claire et froide. La petite brise d'Est qui piquait le bout des doigts et le visage avait lavé le ciel de ses nuages. L'embarcation quitta le port et mit le cap sur le large.

Dès que les dernières lumières du village de Passay disparurent dans son dos, le marin d'eau douce oublia les rires et les moqueries, sa femme soupirante et ses enfants silencieux dans la maison. Il n'y avait plus qu'une lune au ciel et un homme sur la terre. Un homme absolument seul. Il n'y avait plus que le lac et lui, face à face. Et à chaque sortie, c'était la même sensation. Chaque fois que sa barque gagnait le large, il retrouvait un tel sentiment de plénitude et de sérénité que cela ressemblait au bonheur. Il en oubliait

ses lignes et ses filets, ses casiers, ses louves et ses bosselles et pouvait naviguer des heures sans songer à pêcher. Hypnotisé, drogué par l'immensité de cette mer perdue au cœur de la plaine, il regardait la proue de son bateau fendre les eaux sombres comme le ciseau d'un tailleur sur une pièce de velours noir. Les ombres dansaient autour de lui, ombres longues des arbres, ombres rases des herbes, masses des levis dérivants au grès de la brise, avec leur amoncellement de branches, de terre et de feuilles en voyage où s'agrippait parfois un jeune aulne vagabond enraciné dans l'errance.

Soudain, un éclair brillant attira son regard au milieu du ballet des fantômes du lac. Un sandre nocturne? Un brochet insomniaque ? La Poisse se souvint de sa promesse. Pas de macres pour le réveillon de cette année. Il poussa lentement sur sa perche en direction de la lumière étrangement immobile à présent. Une anguille ? Un morceau de lune ? Il tourna autour comme un gardon méfiant autour d'un appât. De tous les sortilèges dont il savait son lac capable, celui -là lui était inconnu. Un bout de soleil ? L'étoile des bergers naufragée à Grand-Lieu ? Il se pencha. La lumière était à portée de sa main. Il plongea le bras dans l'eau glacée comme on brise un miroir. A ce moment précis, toutes les cloches des sept clochers qui encerclent le lac se mirent à sonner la minuit de Noël. Le carillon légendaire de l'église d'Herbage leur répondit aussitôt du fond des eaux. De peur et de surprise, La Poisse bascula de la plate et disparut en quelques secondes dans le ventre froid du lac qu'il aimait. L'eau à flot dans ses cuissardes lui fit deux jambes de plomb. Il piqua droit au fond sans chercher à se battre. "Ça y est, se dit-il sans colère ni révolte, je vais mourir." Et il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, il était allongé sur une litière de ruche comme on en faisait aux bêtes au temps où les gens du bord de l'eau avaient le droit d'aller la ramasser. On l'avait coupée très fin afin qu'elle fût douce, et tassée délicatement au creux d'une armature de roseaux tressés qui faisait un vrai lit. Un énorme brochet soucieux passait et repassait devant lui. Quelques fines anguilles l'observaient en retrait avec des mines de princesses lascives, tandis que les poissons-chats jouaient à cache-cache dans les herbes avec une petite bande de gardons. Au pied d'une grosse pierre, trois carpes sentencieuses marmonnaient, les moustaches dans la vase. Deux écrevisses de fort belle taille, immobiles dans leurs amures, montaient la garde à son chevet. "Cette fois-ci, je suis bien mort," pensa la Poisse.

— Bienvenue dans la Cité d'Herbage, royaume des poissons, fit le brochet.

La Poisse écarquilla les yeux. S'il n'était pas mort, il ne faisait aucun doute qu'il était fou.

— Excuse-nous de t'avoir pêché de manière si "cavalière", continua le brochet. Notre loi nous interdit de pêcher les pêcheurs, hélas, nous avons dû y déroger. Il y a urgence. Et puis, tout bien considéré, tu n'es pas tout à fait un vrai pêcheur. Tout le monde t'aime au fond du lac.

Le poisson arborait autour de sa bouche une impressionnante guirlande d'hameçons de toutes tailles et de toutes factures, preuve qu'il avait dû casser bon nombre de lignes au cours de sa longue vie. La Poisse aurait bien répondu d'un mot

gentil au compliment de son hôte, mais il était tellement surpris de se trouver là qu'aucun ne lui vint à l'esprit. Le brochet continua donc à parler tout seul et expliqua le grand danger qui menaçait la cité d'Herbauge.

— Notre ville s'envase, poursuivit-il. Un centimètre par an, cela n'a l'air de rien mais c'est énorme. Les plus vieilles carpes se souviennent du temps où l'on pouvait, en certains creux, plonger jusqu'à six mètres de profondeur. Si cela continue, dans quelques années, le rêve des Hollandais sera réalité, et vous pourrez faire pousser des fraises ou du muguet à défaut de tulipes à la place de la cité cachée d'Herbauge. Nous autres poissons, nous finirons à sec dans les flaques des vasières, si le botulisme ne nous a pas tués avant. C'est pourquoi nous t'avons pêché, gentil pêcheur, pour que tu retournes expliquer là-haut à tes amis le péril qui nous guette. Il faut à nouveau ramasser la ruche, récolter les roseaux, laisser passer les bateaux qui remuent nos eaux et laisser paître les vaches qui tondent les pâtures. Les lacs sont des miroirs, prétendent les hommes. Si toute vie humaine disparaît peu à peu de l'autre côté, comment voulez-vous que notre cité continue de vivre ? Un jour Herbauge ne sera plus qu'un souvenir dans les livres. Un souvenir pour qui ? Les canards, monsieur le pêcheur, ne lisent même pas les journaux.

— Mais nous protégeons Grand-Lieu, protesta la Poisse. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour sauver votre cité, et les oiseaux, et les marais, et les eaux vives. Des cent et quelque pêcheurs que comptait Passay autrefois il ne reste qu'une petite dizaine. Pour votre plus grande tranquillité. Plus personne ne vient troubler le monde du lac, ni sur les eaux, ni sans les airs, pour le plus grand bien des oiseaux. Les

bateaux qui descendaient autrefois de la Loire par l'Acheneau jusqu'à Saint-Philbert et Trejet chargés de chaux ont disparu depuis bien longtemps. Et je peux vous promettre qu'ils ne reviendront pas. Pour la plus grande paix de Grand-Lieu. Nous faisons tout ce qui est possible de faire !

— C'est vrai, admit le brochet. J'attendais tes objections. Vous autres confondez souvent bien faire et faire le bien. Laisse-nous te conter une histoire.

D'une nageoire, il fit signe à une très vieille carpe qui approcha lentement en dandinant de la caudale. Elle lâcha une bulle parfaitement ronde et tous les petits poissons vinrent s'installer en cercle autour de la conteuse.

" Il était une fois, commença la carpe, une princesse si belle qu'elle était aimée des trois plus grands princes de la contrée. La premier qui était chasseur adorait ses cheveux si longs et si fins que des milliers d'oiseaux y trouvaient refuge au printemps. Le second qui était pêcheur rêvait chaque nuit de ses yeux si grands et si profonds que toute la mémoire et toutes les légendes du monde y dormaient. Le troisième qui possédait des troupeaux sur toutes les terres du pays ne jurait que par le grain de sa peau et la courbe de ses formes généreuses. Ils la courtisèrent tous les trois, se disputant parfois, mais le roi resta sourd à toutes leurs déclarations. Ébloui par la beauté de sa fille, il décida que personne, jamais ne la lui ravirait. Il enferma la princesse dans la plus haute tour de son château, interdisant toutes visites et tous regards, persuadé qu'ainsi il garderait pour toujours le plus beau trésor qu'on ait jamais vu dans le royaume. A regret, les trois prétendants se rangèrent à l'opinion du roi. Aucun d'eux ne souhaitait abîmer la belle mais chacun soupçonnait les deux autres d'en être bien capables par maladresse ou par

inconscience. Ils se contentèrent donc de passer souvent sous sa fenêtre et de lui lancer de loin des chansons et des poèmes. Cela dura longtemps, aussi longtemps que le roi qui vécut fort vieux. A sa mort, le grand chambellan prit la clé que le père conservait dans son gousset et s'en alla ouvrir la porte de la prison. A la place de la princesse, il découvrit une sorcière noire, ridée, aigrie de solitude, acariâtre et malodorante. " Où est la princesse," demanda le grand Chambellan ? "Je suis la princesse, stupide imbécile", grinça la vieille entre ses dents jaunes avant qu'un rayon de soleil passant par la porte ne la réduise en un tout petit tas de poussière. "

Il y eut un grand silence marin au fond du lac. La carpe conteuse termina : "Nul roi, si puissant soit-il, ne commande aux saisons qui changent et transforment toutes choses sur terre, dans l'air et dans les eaux. Il n'y a de beau que le vivant."

Les petits poissons applaudirent des deux nageoires la fable de la carpe. La Poisse applaudit avec eux de ses deux mains.

— Ainsi est le lac conclut le brochet. La vase est le temps qui le ronge. Les chasseurs, les pêcheurs, les paysans et les promeneurs, les oiseaux, et même les cormorans qui font dans notre peuple de terribles ravages, sont tous ses amants.

— Je comprends, dit la Poisse, mais si vous comptez sur moi pour aller raconter cela là-haut, j'ai bien peur que ce soit en vain. Vous auriez dû pêcher P'tit Mec ou le Président que tout le monde respecte. Personne n'écoute un pêcheur qui n'a jamais pris un poisson. Et moi, je n'ai jamais pris un poisson...

— Jusqu'à cette nuit, corrigea le brochet. Cette nuit, tu as pêché le plus beau poisson du lac. Et le plus beau poisson du lac, c'est moi.

En disant ces paroles, il pénétra majestueusement dans le filet que les deux écrevisses lui présentaient. L'homme voulut protester que jamais il ne mangerait le roi de la cité d'Herbage, mais le noble écaillé le fit taire avant qu'il ne parle.

— Nous ne craignons pas de mourir, dit-il, ni d'être mangés, petit pêcheur trop sensible. Manger, être mangé, c'est la vie. Nous craignons les aquariums et les prisons. Les aquariums et les prisons, c'est la mort. Nous avons peur de ne plus être vivants. Dès demain, tu prendras dans tes filets autant de poissons qu'il t'en faudra pour que les Passis écoutent ton histoire. J'ai donné des ordres.

On retrouva la Poisse vers deux heures du matin sur un levis à la dérive. Inquiète de ne pas voir revenir son mari, la femme avait donné l'alerte et tous s'étaient mis à sa recherche. Il était sans connaissance, plus mort que vif, à moitié gelé, et tenait de ses deux mains les ganses de son filet enfermant le plus beau de tous les brochets du lac de Grand-Lieu, son brochet de Noël.

Basse-Tripe, Quenotte, Vélo, le petit et le grand Bandieu, Cossibus, Naille Bieu, p'tit Mec et tous les autres reconnurent des hameçons de leur façon dans la gueule du roi. Celui qui avait toujours échappé aux meilleur s'était rendu au pire.

Les semaines qui suivirent, à force de revenir de pêche ses filets pleins, comme si les poissons s'y jetaient volontairement, la Poisse changea son surnom pour celui de la Chance et tout le monde commença à faire silence dans les caves quand il prenait la parole. Bien sûr, jamais il ne raconta sa rencontre extraordinaire avec le maître de la cité d'Herbage. Lui même n'était d'ailleurs plus très certain de la manière dont les choses s'étaient déroulées exactement. Il était tombé à l'eau, il avait failli mourir au fond du lac et il était vivant. Dieu merci. Il valait mieux parler d'avenir.

"Il faut réunir tous les amants du lac, disait la Chance, et les laisser l'aimer. Nous ne chasserons que les coureurs de dot, les affairistes qui mesurent à la calcullette la qualité des lumières et la douceur du vent, les magouilleurs et promoteurs de tout poil." Il racontait, dans le silence, l'histoire de la princesse, levait son verre et concluait. "Puisque toute chose vivante se transforme et doit mourir, vivons sans crainte des changements du monde. Il n'est de beau que le vivant."

©Dominique Lemaire 1998.